

son âme, le souvenir de Lucien Labroue, indifférent, sinon dédaigneux. Peine inutile ! Tout ce que Mary tentait pour oublier, ne faisait qu'aviver ses souffrances morales, et, conséquence naturelle et prévue, augmenter ses douleurs physiques.

Paul Harmant, ce misérable chez qui la corde de la paternité vibrait comme chez un honnête homme, éprouvait d'indicibles angoisses en voyant dépérir ainsi son enfant. Il conservait cependant la ferme croyance qu'un mariage avec Lucien triompherait du mal et serait le salut pour elle. Mary éprouvait des alternatives d'espérance et de désespoir, qui la tuaient lentement, mais d'une façon sûre. Son père lui avaient appris le prochain retour de Lucien, et la pauvre enfant, en songeant qu'elle allait le revoir, se rattachait, ou pour mieux dire, se cramponnait à la vie. Il ne restait plus que deux jours à s'écouler avant le moment où le fils de Jules Labroue serait à Paris. Muni de la pièce authentique qu'Ovide Soliveau avait été reprendre à l'hospice des Enfants-Trouvés, Paul Harmant attendait de pied ferme le jeune homme.

Au quai Bourbon, le petit logis du sixième étage était en fête. Lucie avait reçu une dépêche annonçant l'arrivée de son fiancé pour le lendemain soir. Lucien avançait son retour de quelques heures afin de pouvoir dîner avec Lucie et passer auprès d'elle la soirée. L'ouvrière de Mme Augustine ne souffrait presque plus de sa blessure, et, d'ailleurs, la joie achevait la guérison. Maman Lison, la porteuse de pain, partageait cette joie, et de son mieux aidait Lucie à préparer tout pour bien recevoir l'ami absent depuis près d'un mois. Un joli dîner fin, deux bouteilles de vin vieux, du linge éclatant de blancheur, des fleurs sur la table, rien ne manquait au festin de bienvenue. Aussi, les heures de l'attente semblaient-elles presque aussi longues à Lucie qu'à la pauvre Mary.

— Père ! avait demandé celle-ci à Paul Harmant, c'est seulement après-demain matin que tu verras monsieur Lucien ?

— Oui, mon enfant.

— Tu es satisfait de la manière dont il t'a représenté à Bellegarde ?

— Entièrement satisfait.

XXXI

— Ah ! fit Mary avec une intonation joyeuse.

Le millionnaire poursuivit :

— J'ai reçu ce matin une lettre de mes clients. Ils me témoignent leur contentement et me félicitent de la haute intelligence du directeur de mes travaux.

— Père, veux-tu me faire plaisir ?

— Si je le veux !

— Je serais heureuse de fêter le retour de monsieur Lucien. Prie-le de venir dîner avec nous le jour de son arrivée.

Le désir exprimé par Mary s'accordait mal avec les idées de Paul Harmant. Si le jour même, comme c'était son projet, il portait au jeune homme le coup décisif qui devait l'amener à devenir son associé et son gendre, il comprenait bien qu'après un choc si rude, Lucien, violemment ému, ne pourrait accepter une invitation pour le soir même. Or, comment expliquer à Mary son refus ? Quel prétexte mettre en avant pour éviter à la jeune fille une véritable torture ? Il prit cependant une décision et se dit : Peut-être, quand il aura vu Mary pâle, souffrante, et toujours de plus en plus éprise, fêter son retour, l'entourer de soins et de prévenances, sera-t-il touché de tant d'amour et se décidera-t-il plus vite à rompre un mariage désormais impossible. La conclusion fut qu'il remettrait au lendemain de l'arrivée de Lucien l'entretien sérieux et décisif qu'il voulait avoir avec lui.

— Ton désir sera satisfait, chère mignonne, répondit-il. Je regrette seulement que tu m'en aies parlé.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je voulais te faire la surprise d'inviter Lucien sans te l'avoir dit.

— Tu es bon, père ! s'écria la jeune fille en sautant au cou de Jacques Garaud et en l'embrassant.

Enfin arriva le jour si impatientement attendu. Mais, ainsi que nous venons de l'expliquer, Lucien ayant avancé de douze heures son départ de Bellegarde, Paul Harmant ne l'attendait que le lendemain matin, tandis qu'il arrivait à Paris le soir. En

descendant du chemin de fer, il courut au quai Bourbon. Les deux fiancés, les yeux pleins de douces larmes, tombèrent dans les bras l'un de l'autre avec une émotion attendrie, puis maman Lison reçut une accolade amicale. La digne femme avait, elle aussi, de grosses larmes dans ses yeux. Il lui semblait presque retrouver un fils. Ensuite, d'un côté comme de l'autre les questions se succédèrent. Lucie, dans ses lettres, ayant tenu son futur mari au courant de la situation et raconté l'attentat dont elle venait d'être victime, mais elle avait gardé le silence au sujet de la démarche récente faite auprès d'elle par le juge d'instruction et le chef de la sûreté. Convaincue que les magistrats s'égarèrent absolument, il lui paraissait au moins inutile d'inquiéter le jeune homme.

(La suite au prochain numéro.)

UN PAPILLON ET UNE FLEUR

POURQUOI donc, fleur charmante, ne voles-tu comme moi dans l'espace ?

— C'est que mon sort et le tien, gentil voyageur, sont tout différents.

— Eh ! partage le, ce sort agréable, puis ensemble nous cheminerons, qui t'empêche ? Quand je te vois de loin, je te prends pour un de mes semblables, et c'est souvent cette erreur qui m'attire sur ton brillant calice. Tes couleurs égalent les miennes ; tu es svelte et élancée comme l'oiseau ; tes pétales sont des ailes ; tu dédaignes la terre qui n'est pas faite pour toi ; élevée au-dessus d'elle, tu te balances dans les airs en regardant le ciel : romps ta chaîne, pauvre esclave, et fuyons ensemble au gré de nos caprices. Ah ! si tu connaissais les charmes d'une vie d'aventures ?

— Avant de suivre ton conseil, dis-moi, as-tu une mère ?

— Une mère ? Pourquoi cette question ?

— Je vais te le dire bientôt, réponds-moi.

— La réponse que tu me demandes n'est pas chose aisée ; rien de plus mystérieux que ma naissance. Non, je n'ai pas de mère ; je ne l'ai jamais connue. On m'a dit qu'elle s'appelait chenille, qu'elle n'était pas belle, qu'au lieu de voltiger comme moi, elle se traînait lentement, d'une manière fort disgracieuse, sur les feuilles dont elle faisait sa grossière pâture, et que, s'enveloppant un jour dans une espèce de coque filandreuse, elle disparut au moment même où je m'élançai radieux dans les airs. Voilà tout ce que j'ai pu apprendre de ma naissance ; mais, encore une fois, pourquoi tiens-tu tant à savoir si j'ai une mère ?

— Ah ! papillon volage, c'est que j'en ai une, moi ; la vois-tu ? Vois-tu cette tige qui me porte triomphante au milieu de sa verte feuillée ? C'est une mère : pauvre mère ! Je la connais, je l'aime, je lui suis étroitement unie, elle partage avec moi sa nourriture quotidienne ; elle m'a donné tout ce que je possède : fraîcheur, élégance, parfum, brillant coloris, je dois tout à ma mère, et tu veux que je la quitte !... Va, va, pauvre orphelin, poursuis ta course vagabonde à travers les jardins et les champs ; je comprends une vie errante et capricieuse quand on n'a plus de mère, mais quand on en a une et qu'elle s'épuise pour nourrir son enfant qu'elle aime comme elle-même, crois-moi, la quitter serait un crime, lui rester attaché est un besoin du cœur.

Et le papillon, ne comprenant rien à cette morale sentencieuse, s'envole comme un insensé, joyeux de ne pas connaître le sentiment de l'amour filial.

L'amour filial ! quelle ineffable tendresse exprime ces deux mots. Une tendre mère et un bon fils, où trouver sur la terre une société plus pure et plus délicieuse !

Affliger une mère, quel crime ! La consoler dans ses peines, l'assister dans ses besoins, payer sa tendresse par une reconnaissance sans bornes et l'aimer plus que jamais dans ses vieux jours, quelle source de bénédictions pour un fils ! et quelle récompense Dieu lui réserve, puisque c'est lui qui nous a dit : " Honorer sa mère, c'est amasser un immense trésor. "

La gloire est un deuil éclatant de bonheur. — M^{me} DE STAEL.

MAMAN N'EST PLUS !

Deux chérubins, près d'un rosier,
Font des gerbes de roses blanches ;
L'un gai, vrai linot dans les branches,
L'autre triste, prêt à pleurer ;
L'un cueille des fleurs pour sa mère,
Effeillant au loin les mugnets,
L'autre pour une tombe chère
Reposant sous un noir cyprès.

" Petit, dit le riant lutin,
Pourquoi cette perle sur l'herbe,
Cette larme effleurant ta gerbe
En s'épanchant d'un œil mutin ;
As-tu perdu dans la vallée
Tes billes pourpres, ton ballon,
Ton arc à la flèche étoilée,
Une orange, un menu bonbon ?

" L'oiseau-mouche te fait-il peur ;
Il est si gracieux, si frêle,
En sa parure où s'entremêle
Le vert tendre, le bleu rêveur ;
Craindrais-tu son aile lustrée ? "
Et l'enfant blond sur le talus,
Versant une larme azurée,
Lui répondit : " Maman n'est plus ! "

CHS M. DUCHARME.

L'ABONDANCE SANS BONHEUR OU LE BONHEUR SANS ABONDANCE

QUE chois-tu, amie, entre ces deux états qui te demandent et te regardent avec envie ? L'un te promet les avantages d'un luxe sans égal, qui aura pour but d'éteindre en toi les derniers souvenirs d'un amour sincère.

La lutte sera grande ; mais les éblouissements de tous genres disparaissant successivement, tu verras subsister *les derniers souvenirs* pour te faire regretter ce qu'ils te rappelleront.

* * *

L'autre état t'accordera les douceurs d'une intimité franche, d'un dévouement sans limite de la part du véritable compagnon de ta vie, si tu comprends bien celle-ci pour l'adopter.

Le plus simple gâteau est si bon à partager entre deux mains, que l'amour seul à unies, sur-tout lorsqu'il n'y a pas misère, mais bien-être.

A. M. D. G.

PRIMES DU MOIS D'OCTOBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS DU DERNIER TIRAGE

Montréal. — Dlle Clara Lefavre, 183, rue St-Constant ; Mécloer Ouellette, 19, rue Labelle ; Frank F Rolland (\$50.00), 660, rue Sherbrooke ; H. Fleming, 152, rue St-Jacques ; Charles Thibaudeau, 230, rue Lafontaine ; Antoine Schwartz, 232, rue Aqueduc ; Dame Damissat, 426½, rue Mignonne ; Joseph Guibault (\$10.00), 80½, rue Lagauchetière ; Jas. C. Twzo, 117, rue St-Paul ; A. Dépatie, 518, rue Ste-Catherine ; Dame veuve Aurélie Lamarche, 268, rue Jacques-Cartier ; Chs Dépatie, 284, rue St-Dominique ; Alfred McCaughan, 221, rue Hypolite ; Albert Valois, 31, rue Houle ; Arthur Gravel, 229, rue St-Hypolite ; Alphonse Ducharme, 16, rue Cathédrale ; Honoré Riendeau, 777, rue St-Jacques ; Dlle Albina Charlebois, 186, rue Murray ; W. Lemieux, 212, rue Saint-Denis ; Dame Verdon, 28, rue Eléonore ; George Ouellette, 2158, rue Notre-Dame ; Olivier Daoust, 32, rue St-Justin ; Dlle Obéline Deschamps, 314, rue Craig ; A. Lanthier, 30, Avenue Forgue ; Hy. du Laz, 408, rue St-Denis.

Québec. — Dolphis Coté, teneur de livres ; Joseph Savard (de Robitaille & Savard), St-Sauveur ; Dlle Léa Gagnon, 11, rue St-Philippe.

Cap Rouge (Québec). — M. l'abbé Provencher.

Sherbrooke. — L. S. Fournier.

Lambton. — Dr Ls Labrecque.

Ste-Cunégonde. — H. Dufault, 1003, rue St-Joseph ; Alexandre Phaneuf, 1194, rue St-Jacques ; J. B. Mainville, 855, rue St-Joseph ; Dame H. Durocher, 703, rue Albert.

Ville St-Henri. — Mlle Georgiana Robillard (2 primes), 251, rue St-Henri.

Hull, P. Q. — J. T. Madore (\$4.00).

Hochelaga. — Dame A. Cusson.

Ville St-Fran-Baptiste. — Elzéar L'Espérance, 137, rue St-Laurent.